

Les dernières nouvelles du promeneur ou à l'ouest de l'eden

Milada Součková, František Listopad, Jan Vladislav, Ivan Diviš, Antonín Brousek, Petr Král, Vladimíra Čerepková and Tomáš Frýbert

Volume 25, Number 5 (149), October 1983

Tchécoslovaquie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30599ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

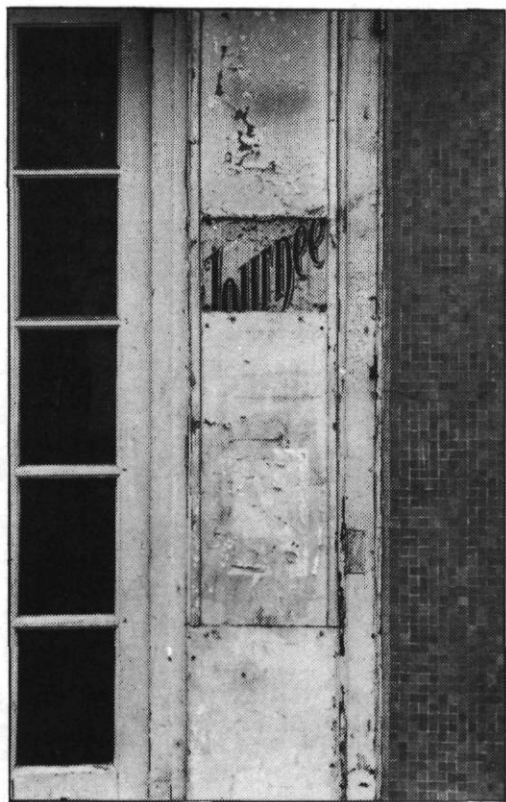
1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Součková, M., Listopad, F., Vladislav, J., Diviš, I., Brousek, A., Král, P., Čerepková, V. & Frýbert, T. (1983). Les dernières nouvelles du promeneur ou à l'ouest de l'eden. *Liberté*, 25(5), 68–85.

4.
Les dernières nouvelles
du promeneur ou
à l'ouest de l'eden



Cette dernière vue sur le territoire de la poésie tchèque ne montre plus, fatalement, qu'un paysage dispersé: celui de la poésie en exil, où un nombre grandissant de poètes — et non seulement tchèques — trouvent aujourd'hui leur seule «patrie». Cette situation, du reste, ne fait que refléter celle des hommes en général: naufragés de notre propre histoire, nous vivons désormais en exilés, dirait-on, sur l'étendue de la planète. Rien d'étonnant que l'exil, pour plusieurs des «promeneurs» qui traversent les pages suivantes, soit autant une destinée qu'un thème: leur situation personnelle les a naturellement rendus sensibles à l'étrangeté qui s'introduit entre l'homme et «son» monde en général, et dont ils parlent aussi comme ces éclaireurs des autres que les poètes se doivent d'être.

Leurs destinées comme leurs «univers» personnels sont aussi dispersés, bien sûr, que le territoire purement imaginaire — ou presque — où ils se côtoient. Des auteurs qui n'ont jamais publié de recueil (Frýbert) se retrouvent à côté de ceux qui se sont fait un nom avant leur départ, dans leur pays même; certains n'ont pas quarante ans et d'autres sont sexagénaires*. Hormis les reflets du paysage de leurs pays d'adoption, on reconnaîtra évidemment chez eux des souvenirs de différents territoires qu'on aura visités dans les pages précédentes, et qui composent le paysage poétique proprement tchèque. Mais ce ne sont plus, ici, que des fragments d'un pays inexistant: des éclats d'une mémoire dépossédée, sans racines, maintenus contre le vide de l'horizon comme un persistant rappel de ce qui aurait pu être.

P.K.

* Aux noms de Diviš, Listopad et Vladislav pourraient ici également s'ajouter ceux de Blatný et Kolář, qui vivent aujourd'hui respectivement en Angleterre et en France.

MILADA SOUČKOVÁ (1898-1982)

PARAVAN

Derrière les incrustations du rideau
(le néant)
à seize ans bel et bien
cache une histoire.
Jadis dans le passé
(le possible)
les histoires au futur
sont présentes
dans les incrustations du poème
eurent lieu, certainement.

(Les Cahiers de Josephina Rykr, 1981)

À LA TABLE FAMILIALE (INTÉRIEUR)

Dimanche midi, le repas fini,
l'hiver, aux approches du solstice,
lumière dans la rue, le couloir,
en début d'après-midi,
en visite chez Anna,
ont quitté tous la table,
Anna, nous sommes seules.
Le tapis rouge du couloir,
même, debout, le vélo, sur l'armoire,
sur la porte les ronds dans le bois,
éclats de soleil pendant l'hiver,

silence,
sont partis tous les absents
comme déjà à l'avenir, un jour,
par la porte fermée du couloir,
portraits dans leurs cadres, dorures
du temps du bidermayer,
les vignes depuis longtemps vendues
tout comme, près de Prague, le domaine.
1907,
huit, dix personnes à table,
les cheveux de Mme H., blond cendres
en tête,
sans couleur, le roux unique
de la barbe de Milde, l'oncle,
un tapis persan au sol,
invisible sous la table,
Anna? racontant à l'école
ce que les adultes, à l'instant même, disent
à table, ce qui fait rire
les dames chez le marchand de couleurs,
le garde-forestier à Madr,
les bécasses attardées cette saison,
le sel, le poivre que les dauphins apportent,
Cellini qui gravait pour Medicis
(on parle ainsi à table)
le dialogue vif, toujours,
des dauphins et des nymphes, d'une salière
en argent, qui échappe au seul passé
et résonne dans les formes du présent
par la voix — mezzo — de Mme H.
en tête, au-dessus des assiettes,
ailleurs le petit bureau, sur la véranda
un palmier, la petite tablette de couture,
un dé à coudre mort, sans doigt,
qui a donc enlevé cette bague de fiançailles
à Anna?

(Les Cahiers de Josephina Rykr)

FRANTIŠEK LISTOPAD (né en 1921)

AMOUREUSE ÉVOCATION D'UNE ERREUR

Dans le vaste et privé parc public entre les bâtiments
 de l'école
 c'est l'été. Elle mordait dans son chocolat
 sous les oiseaux à feuilles
 et lentement apprenait les pieds couverts d'herbe
 d'après les feuilles libres.
 Les jardiniers nettoyaient la piscine. Le noir enlevait
 avec ses doigts allongés
 la patine de la statue. Les portes clouées du théâtre de
 chambre se sont ouvertes
 et l'obscurité s'est déversée dehors. Quelqu'un est
 sorti. Qui était sorti est rentré.
 La musique résonne au fond d'une coupe de vin
 précise. Le feu
 brûle dans la vallée qui tourne sous les yeux.
 J'étais convalescent
 et j'ai vu sous la loupe les petites exploitations
 condamnées,
 des truites sous les bottes en
 caoutchouc, et seulement quand les cloches
 à haute voix avaient imité l'air, je suis retourné sur les
 chemins de sable
 du parc familial, un peu plus seul: plus seul, pour
 tout dire, d'un calcul de probabilités.
 M'étais-je trompé? Ou bien
 Ceux qui ne s'étaient jamais rencontrés (deux
 parallèles) sont partis ensemble
 fermant le parc derrière leurs pas pour ouvrir ensuite
 le soir
 couleur de l'ange? Ou bien

(Noir, blanc, que sais-je, 1973)

MORT BOHÊME MUSIQUE

Dans un vieux calepin j'avais trouvé les mots
 dans l'ordre
Mort Bohême musique
automne
le pêché repose dans la porte
 Je ne comprenais pas

J'aurais besoin de demander à quelqu'un
 mais où sont les minces lévriers
 pétris de poèmes et de guerre
 le quatuor pour instruments à corde
 les derniers nouveaux amis

Arrêtons là

(Instruments de la mémoire, 1982)

POSTFACE

Les menus poumons des oiseaux sont devenus
 calcaires
 au-dessus de la cité dont je suis citadin
 l'ange gardien sort des cheminées
 en forme de fumée une porte sans poignée
 (Je suis de la génération qui s'achetait des chapeaux
 et étudiait à la faculté de droit)
 mais dans une autre cité ville natale de l'eau froide
 des frileux paniers touchés par les mains
 Mais le vieux royaume garde mystérieusement le
 pouvoir
 dans quelque ville que ce soit Je reviens à moi-même
 aux proverbes au poids minéral
 aux noms qui tremblent à la pointe du stylo
 je demande le séminaire s'est-il ouvert avons-nous
 marché
 la main dans la main soudain nus comme une
 opération
 quel siècle les maisons s'effondraient
 on était nombreux mais le temps était unique
 immense obscurité claire

(Instruments de la mémoire)

JAN VLADISLAV (né en 1923)

PREMIER FRAGMENT

Et tu t'en vas ainsi, du connu
à l'inconnu, sans voir que tu erres
dès le début; mais la chaîne
ne grince pas pour t'avertir et pas à pas,
de chaînon en chaînon, l'erreur s'accroît:
tu ne connais même pas ce que tu crois
le plus connaître, le rejeton
qui dans le verre sur ta fenêtre
attend des semaines pour éclore, soudain,
deux feuilles en haut, une racine, blanche, en bas,
qui devient, huit jours plus tard, une jungle. D'où
est-elle venue, où sommeillait-elle,
où dort en toi cet arbre toujours prêt
dont tu ne verras jamais la couronne,
le fruit édénique, la mort; où veille
au fond de ses limbes ce qui est plus fort
qu'elle et triomphe même de l'enfer,
ce que, surgi du néant, tu vois croître
plus vite que cette plante à peau de vipère
dont les racines écrasent le verre
sur ta fenêtre, et dont la tige, avide,
cherche sa cime, son heure, pour redescendre,
plus vite encore, aux limbes de son bulbe
qu'on extrait, en automne, de la terre,
nu, léger et connu; mais jusqu'où aller
partant de lui, vers quel inconnu,

vers quel connu en le pelant
pour percevoir sans tuer ce qui médite déjà
au fond de ses ténèbres la fleur,
la mort qui approche: cet arbre trompeur
ne fleurit que de temps en temps,
rarement, sans règle, sans avis,
personne, pas même lui, ne connaît
l'heure de la délivrance; tout à coup,
le nœud de son temps se resserre, tout à coup,
ton temps à toi se noue, se dénoue,
une jungle de racines, blanches et frêles,
et tu ne sais même pas où elles vont,
vers le haut, vers le bas. Des mots. Sur la neige,
sur la glèbe éternelle, de l'autre côté
de ta fenêtre, des corbeaux exécutent
leurs rites éternels. Pour eux,
tout est apparemment connu; pour eux,
leur loi est gravée en eux-mêmes,
sans reste, sans faille qui s'ouvre
en toi quand tu contemples, de l'autre côté
de ta fenêtre, de l'autre côté
de toi-même, l'éternel rituel
du monde; pour eux, le corps gelé
d'un des leurs, ce n'est plus un corbeau;
d'ailleurs c'est toi qui les appelles corbeaux,
encore et toujours, c'est un de tes mots,
un de tes noms que tu leur donnes
sans demander leur accord, sans même savoir
comment eux-mêmes se nomment et se voient,
comment eux-mêmes te voient et te nomment
si tant est qu'ils en aient le besoin,
quand ils s'envolent en croassant
au-dessus de ta tête dévastée.
Et tu t'en vas ainsi, du connu
à l'inconnu, tout en te demandant,
médusé comme Tchekhov, pourquoi
y a-t-il des corbeaux et pourquoi
croassent-ils.

*(Fragments, vers 1978;
traduction de l'auteur)*

IVAN DIVIŠ (né en 1924)

PSAUMES (*extraits*)

4.

Les tilleuls face aux vitres sous une tente de miel
l'un après l'autre comme des vierges

d'un vert de grâce m'imprègnent
me concilient un instant avec le mal

Dans peu de temps, déjà demain soir
armé d'un canif innocent j'irai cueillir des pivoines

pivoines, rouges fées,
toute plante bénéfique qui embaume:

O mon eau, ruisseau de grand'maman,
où ma mère venait rafraîchir ses seins,
seins d'espoir sauvage.

Qu'est-tu donc, soulagement du thé,
d'où viens-tu donc, parfum?
Je ferme les yeux un instant,

je lèche du sel, à une biche semblable
lorsqu'elle a froid.

11.

Le train hâtif sifflait sur la terre labourée
les traverses en-dessous craquaient

Le béton détruisait les champs soignés
le temps n'en finissait pas et torturait les vivants

Tous ceux qui étaient dans ce train
savaient le même

Leur conscience se cachait derrière le journal
des mites crépitaient dans leurs rides

La porte coulissante s'est ouverte
et quelqu'un exigeait quelque chose de moi

J'ai entendu le déclic d'un objet précis
qui évoluait dans un espace délimité

Je regardais avec rage par la fenêtre
impatient de voir le pays inconnu

La ville inconnue les êtres inconnus
qui bientôt ne seront plus

Je regardais avec rage par la fenêtre
impatient de me voir moi-même

Un inconnu en moi inconnu
qui bientôt ne sera plus

(1980)

ANTONÍN BROUSEK (né en 1941)**JONAS**

Voici un ballon de rugby
que les vagues s'arrachent,
cétacé
semblable à la Terre
avec son locataire humain,
lequel fut avalé
ne sachant pas chanter
comme Arion.

Les Sirènes en vain attirent les avions
qu'elles aimeraient voir s'écraser
contre les frontons de la ville;
les oreilles du bougeoir sont bouchées par la cire.

Je passe une cigarette en moi,
mèche, viande
qui siffle,
serpent, ténia
mon convive,
mèche où la langue du feu avide
monte vers les entrailles
espérant de les faire exploser, faire partir leur bouche
en fumée,
silence glacé.

Un homme est en moi;
je l'ai sur l'estomac,
la tête appuyée,
il regarde vers le duodénum
et prophétise:
Derrière ce grand virage
c'est la fin,
l'appendice, cul de sac,
là où je serai éjecté
et tout ce qui restera de moi —
Tronc gluant
de baleine,
dirigeable qui remonte
vers le fond.

(Hibernation, 1980)

PETR KRÁL (né en 1941)

+ + +

En silence s'ouvrait, en plein enneigement bleu,
l'écrin sans nom. La peau embuée d'une vitre où brille
une lampe
est la plus blonde. Pour peu et la longueur des
années, la plainte d'un portillon
nous auraient suffi. Celui qui fuyait sur le bord du
soir
et celui qui entrait seulement, en sonnant, dans la
pharmacie éclairée, comme s'il
se moquait. L'étendue entre eux
comme une seule victoire.

Ce qu'on sait est pour toujours. Les dimanches
s'abîmaient au centre, dans leur propre
ombre. Les disparus invitent à se taire. Le distrait
poudroient du vert dans les arbres
s'attarde, hors d'atteinte, dans le souffle. Le gris tapi,
crispé,
dans les muscles du baroque. La nuit est aux gestes
obscur de héros muets
et au noir reluisant du fauteuil porté sous la pluie.

(1982)

EN DIAGONALE

Pour Alain Roussel

Le train palpite, veine, sombrement s'inscrit
dans la blancheur.

Autour, à l'horizon de l'instant,
le lointain paysage, neige
ultime.

De blêmes façades condamnées au gel, au crépuscule,
à des craquements transis face au vent,
au-dessus du sol figé;

nous-mêmes vaincus en profondeur par un pantin
idiot,

par un buste de plâtre obtus et sans clarté, tout juste
avec des boutons.

Nos victoires fâcheusement débordées au-delà de
l'horizon,

sabre tiré, puis évanoui
en soupir. En fanfare
d'un silence qui revient.

Par une veine sombre, mûrissant en profondeur
jusqu'à minuit. Par une fine cicatrice, précisée par le
désert traversé

jusqu'à la soudure. En vain le gant noir partait
rejoindre le chemin

pour nous rattacher au sol amicalement blanchi.

Il y a l'immense aurore d'une peau inconnue,
plus vaste d'être longée.

Et la claire froideur du vide au-delà des vitres
affamées

près de la voie, dans la maison déserte.

(La Vie privée, manuscrit, 1983)

VLADIMÍRA ČEREPKOVÁ (née en 1946)

PARANOÏA

La porte c'est du bois silencieux transparent
La froideur des clés étrangères près du cœur
Le retour est un cachot cruel
Il m'arrive de le voir
sur la carte
distinct au milieu des autres
Quand la peur m'aura rongée jusqu'à l'os
il restera l'attente
de l'enfance
un doigt pointé
sur moi

(Perte de la parole, 1973)

CONVERSATION D'APRÈS LE DICTIONNAIRE

Le chat a un beau pelage le chat ronronne
Jan parle dans son sommeil et les fenêtres sont
ouvertes partout
Monsieur le professeur est assis à son bureau la tête
penchée
il écrit
Venez vous réchauffer chez nous et confirmez-moi la
réception de cette lettre

Il y est allé et il a rencontré un ami
 Tout le monde voulait voir ce qui s'était passé
 c'est la grand-mère qui a lu la lettre de la fille
 Les amis de la paix luttent contre
 et le père est assis à son bureau la tête penchée
 il écrit
 Quand? Où cela?

Où donc sinon au dispensaire
 quelle est donc cette viande sur laquelle vous jouez
 et qui est celui qui vient d'emménager dans votre lit
 Pourquoi ne vous êtes-vous pas inscrit pour les
 combats

Quand ce sera vendredi passez-moi un bout de pain
 et cessez de parler de leur offre
 Pourquoi êtes-vous parti si tôt
 Êtes-vous déjà seulement allé à la fabrique

(1983)

TÉLÉPHONE

Il part des carrés et des rectangles pour la mer pâlie
 et aidé par les mousses il saisit l'arrivée des vagues
 tardives
 dans chaque grain de sable il reconnaît le trilobite
 historique
 puis la conque à l'oreille il téléphone chez lui
 La voix (ce vain cri dans le désert)
 est sans cesse coupée par de nouvelles observations
 des météorologues
 de chez lui sortent les conditions atmosphériques
 La voix familiale annonce en soulignant chaque mot
 les degrés indiqués par le thermomètre
 A leur tour les allées s'empourprent et les oiseaux
 partent pour le sud
 puisque l'heure des gelées est venue
 L'écouteur jeté dans la mer déchaînée
 répond à tous ceux qui attendaient une réponse

(1983)

TOMÁŠ FRÝBERT (né en 1949)

PRISON

Il y a une île bleue
 Aux restes de l'odeur des acacias
 Et une maison qui tourne sa courette à la mer
 Dans la cour un clapier armoire aveugle
 Et les restes fleuris d'une auto

Sur le rocher Richie Havens sans dents
 Crie: Freedom!
 Devant une table jaune
 Sous une lampe verte
 Je vous écris
 Amis.

(vers 1970)

GRANDE COURONNE CRÉPUSCULAIRE

le poumon devient étoile
 entre les oreilles le jour baisse
 le paysage à nouveau est un éclat

(je me suis déjà blessé plusieurs fois
 en fouillant dans des cartons des caisses)

pas envie de me battre ni avec des nuages
 ni avec la viande

au diable la bidoche
 et sa garniture
 seule l'odeur des caisses en flammes
 et du ciel avant le printemps
 me remplira tout entier
 de vagues routes
 de langues léchantes du chou

je m'endors les yeux dehors
 le sommeil me plonge dans l'odeur et les flammes
 des caisses vides
 les copeaux crépitent
 les langues de lin des limbes lentement
 lèchent le flux de la volonté

empesés
 les nuages ruent dans le ciel
 et mes propres oreilles me chuchotent
 que nous mourrons d'un ventilateur bouché
 puis que nous renaîtrons d'une inflammation de
 copeaux
 ou les deux à la fois grâce à un carnaval de cicatrices
 vaguement crépi

je ne veux pas me battre:
 seulement pour porter le bonheur je crache sur les
 fers des racines
 menaçant minuit d'une hache NÉGLIGENCEMENT
 affûtée.

(1979; traduction de P.K. et de l'auteur)